

LE JOUR DES PAUVRES.

ARGUMENT.

Le lendemain de la noce est le jour des pauvres : il en arrive par centaines, la cour et l'aire en sont remplies. Ils se sont revêtus non pas de leurs beaux habits, mais de leurs haillons les plus blancs. Ils mangent les restes du festin de la veille ; la nouvelle mariée, la jupe retroussée, sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendiante la plus respectable, la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux.

Il faut voir de quel air se trémoussent ces pauvres gens : les uns sont nu-pieds, les merveilleux portent des sabots ; il y en a nu-tête, d'autres ont des chapeaux tellement percés, que leurs cheveux s'échappent par les crevasses ; tous les haillons volent au vent ; mainte ouverture trahit la misère, mais laisse voir battre le cœur ; les pieds s'agitent dans la fange, mais l'âme est dans le ciel. On commence en général par une ronde en l'honneur de l'épousée.

Le pauvre aveugle Iann-ar-Gwenn ne manque jamais de dire, dans ces circonstances, un morceau qu'il a composé pour sa matresse, maintenant sa femme, il y a bien longtemps ; cette pièce, moyennant de légers changements, se trouve convenir à merveille à la mariée, et obtient toujours un grand succès. En voici quelques strophes qu'il nous a apprises lui-même.

IV

SON ANN DUD PAOUR.

(Ies Treger.)

IV.

Ni neuz choazet eur vestrez ne garomp nemet hi,
Ne gemeromp plijadur nemet pa 'z omp gant-hi,
O komzout em he-c'hichen, hon dudi hag hor c'hoant,
Hounez ez eo hon holl zonzj, nemet dei n'hon euz c'hoant.

Hor mestrezig a zo brao, ha leun a vadelez,
Ar vraovan krouadurez a zo enn he farrez,
Hag enn tu-hont ma eo koant, ez eo ive miguon,
Ha dre ze eo deut a-benn da c'honid hor c'halon ;

He zreid a zo feul ha skan, hag he c'horf ker galant !
He daoulagad 'vel glizin, he zremm ken dreo ken drant !
Pa zomp muian hirvoudet, sionaz, pe chomet klaon,
Dal' m'he c'hlevomp o komzout, 'teu joa enn hor c'halon.

IV

CHANT DES PAUVRES.

(Dialecte de Tréguier.)

IV.

Nous avons choisi une maîtresse, nous n'aimons qu'elle ;
nous ne trouvons de plaisir que quand nous sommes avec elle ;
parler près d'elle est notre bonheur et notre désir ; en elle
est toute notre pensée, nous ne nous soucions que d'elle.

Notre maîtresse est belle et pleine de bonté ; c'est la plus
belle créature qu'il y ait en sa paroisse ; et comme elle est jo-
lie, elle est aimable aussi, et c'est par là qu'elle est venue à
bout de gagner notre cœur ;

Ses pieds sont vifs et légers, sa personne si charmante ! ses
yeux comme deux gouttes de rosée, sa physionomie si gaie, si
éveillée ! Quand nous sommes tristes et chagrins, hélas ! ou
malades, aussitôt que nous entendons sa voix, la joie naît dans
nos cœurs.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Au moment de quitter les époux, les pauvres leur souhaitent toute sorte de prospérités, toute sorte de grâces de Dieu, autant d'enfants qu'il y a de grillons dans le foyer de la cheminée, d'années que les patriarches, et le paradis après leur mort ; puis ils récitent en commun les prières pour les trépassés de la famille, qu'on n'oublie jamais dans les fêtes, et ils sortent de la maison en continuant de prier. Le murmure monotone de leurs voix se fait entendre encore quelque temps au dehors, à mesure qu'ils s'éloignent, et meurt insensiblement dans les bois, tandis que les époux, dont ils ont sanctifié l'union par leur présence, commencent une vie nouvelle sous les auspices de la Foi et de la Charité.